# L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

NOUVELLE-ORLEANS, JEUDI MATIN, 22 OCTOBRE 1857.

Imprimée et publiée par
G. W. WEISSE & Co.
EDITEURS-PROPRIETAIRES:
J. WEISSE, H. DUVERGER, E. MARTIN.
Rue de Chartres No. 63, entre Conti et Bienville.

NOUVELLE-ORLEANS:
JEUDI MATIN, 22 OCTOBRE.

**Abonnement à la semaine.**
Les porteurs de l'Abeille livrent aujourd'hui à recevoir des abonnements à la semaine, à raison de 50 cents pour les six numéros. On paiera aux porteurs.

Vantez à l'enfant de ce jour.

Chez J. M. Rey, shérif,—à midi, à l'Hôtel de la Ville, rue de la Comaison,—deux terrains au Nouveau Lafayette, Marigny, avec améliorations, un terrain au Vieux Bassin de la Compagnie de Navigation avec améliorations.—Plus, trois billets à ordre de 1500 chacun.

Chez J. M. Rey, Hyse & Co.—A 10 heures, à leur magasin d'encan, No 15, rue de la Vieille Levée—Marchandises variées.—A la même heure et au même lieu, 3 Coton et marchandises de bonne qualité.

IMPUDENCE ET TÉMÉRITÉ.

L'audace est presque toujours synonime d'impudence. On a cet audacieux qu'autant que l'on viole les règles ordinaires de la prudence. Cette infraction est quelquefois récompensée et est souvent alors couronnée de succès. Lorsqu'elle n'est pas absolument commandée par les circonstances, elle a presque toujours des suites fâcheuses.

Comme peuple et comme individus les Américains sont extrêmement téméraires: sans douteux de rien, nous faisons fi des obstacles, nous nous précipitons tête baissée au milieu du danger, nous savahissons des Etats avec quelques centaines de flibustiers, nous envoyons contre des tribus entières de féroces indiens une cinquantaine de braves sous les ordres d'un lieutenant, nous jetons deux poutres au-dessus d'un abîme et sur ce frêle appui nous lançons à toute vapeur nos locomotives; nous nous embarquons sans hésitation sur de vieux steamers qui doivent inévitablement sauter, nous élevons des chiffons de soie que le moindre souffle abat et qui nous ensevelissent sous leurs ruines, nous voyageons à travers le milieu des ténèbres et sombrent, nous convoie de chemins de fer en feu tuent autant et les voyageurs en sortent mutilés. Les plus grand nombre des catastrophes survenues aux Etats-Unis ont été causées par l'imprudence et la témérité.

Avec de pareilles tendances, pourrions-nous éviter les crises commerciales? L'Angleterre, plus audacieux et fermant les yeux au danger partout ailleurs, serait-il calme, prudent et réfléchi dans son comptoir? Non, certainement. Il apporte dans le commerce la témérité ordinaire, son énergie, son fougue, son activité dévorante, ses opérations immenses, son ambition démesurée, sa confiance aveugle dans son bonheur, son mépris des simples précautions, son inprévoyance, son horreur effrénée de la spéculation.

Les publics et les chefs d'Etats méritent bien, lorsqu'ils ont consommé des prodigues et commis de nombreux faux pas déterminé une soudaine catastrophe. Nos marchands ramassent en quelque sorte la fortune et la laissent tomber au moindre mécompte. Le riche de la veille est le pauvre du lendemain. Tel qui aujourd'hui jouit de grands richesses en sera dépouillé dans quelques jours par une banqueroute. Les chefs des industries ou des institutions nationales. Il est vrai qu'on recommence ordinairement ce qu'on a perdu avec tout de la vitesse.

La suprême habileté consiste à se retirer à temps du jeu avec une fortune plus ou moins considérable. Combien de nos marchands ont eu le bonheur de se retirer? Fort peu. Quant au Nord ou l'esprit de spéculation et l'agiotage président à toutes les opérations. A Boston, on compte à peine trois négociants qui sont qui, en se retirent des affaires, possèdent une fortune assez considérable pour leur assurer l'indépendance. Les quatre-vingt-dix-sept autres meurent insolvables, ou bien ils ont eu une ou plusieurs banqueroutes, ou bien ils ont été commerciale et les jurcer d'es commerce une autre. Ainsi nous voyons tous les jours beaucoup d'anciens marchands de commerce, avocats, journalistes et mêmes ecclésiastiques, qui, ne pouvant plus vivre de leur métier, sont obligés de se faire commerçants. Le plus souvent ils meurent toujours à prolonger sur leur existence, et ils traînent leur misère et leur ennui dans les rues. Les traînant feuilleter et commentaires, gérés avoir fatigué ses yeux et grandement rebelle qui faisait toujours [illegible] ses yeux, comme un reflet de la lumière du soleil de banqueroute.

Il existe à Boston depuis la fin du dernier siècle une institution de crédit appelée Mercantile Union Mutual Accounts que l'argent et ils par mille maisons de commerce des Etats-Unis de la banque, et tous, mous, sans [illegible] ses dettes successives [illegible] ses [illegible] ses [illegible] ses